

Jacques Roubaud

Henri Meschonnic s'auto-célèbre

1 - Henri Meschonnic n'est pas content.

Henri Meschonnic n'est pas content Pas content ? C'est peu dire. Il est furieux, il enrage, il bout littéralement. La France est en danger. À cause des poètes. Ils ne font pas ce qu'il faut, et ils font ce qu'il ne faut pas. Henri Meschonnic n'arrêtait pas de le leur dire ; depuis des années il lançait des avertissements. En vain.

2 - Nul n'écoutait.

Nul n'écoutait. Alors, il s'est décidé à frapper un grand coup. Il a pris sa plume (ou son ordinateur), l'a trempée dans son encrier plein de vitriol (la plume, pas l'ordinateur), et s'y est mis : diagnostic, remèdes ; dénonciation des erreurs. Erreurs, si on est charitable (mais ce n'est pas le cas de Henri Meschonnic) ; crimes si on l'est moins. Pas moins de 266 pages ont été nécessaires à cette œuvre de salubrité publique, publiée aux éditions Verdier sous le titre de *Célébration de la poésie*.

3 - Il n'y a pas que les poètes à corriger.

Il n'y a pas que les poètes à corriger. Les poètes, par exemple, pensent mal la philosophie. Mais, symétriquement, les philosophes pensent mal la poésie. (D'ailleurs, « les philosophes ne pensent pas », comme il l'a expliqué récemment, dans un colloque, ajoutant : « je ne suis pas philosophe », affirmation dont il paraissait déduire, par une application originale de la logique des propositions, que lui, en revanche, pensait ; et pensait bien.)

4 - Dans un chapitre intitulé *Le veau dort*

Aux pages 191 et suivantes, dans un chapitre intitulé (est-ce de l'humour ?) Le veau dort, Meschonnic commente, défavorablement cela va sans dire, la poésie de quelques auteurs ; successivement Xavier Bordès, Philippe Jaccottet, Philippe Delaveau, Charles Juliet, André du Bouchet, Claude Royet-Journoud, Jacques Jouet, Jean-Jacques Viton, Sylvie Fabre, Marc Cholodenko, Christian Prigent, moi-même, Henri Deluy, Jean-Marie Gleize, André Velter, Philippe Beck. Dans chaque cas, il cite quelques fragments, qu'il juge significatifs.

5 - Dans cette première *petite chronique meschonnicienne*

Je vais, dans cette première petite chronique meschonnicienne, commenter à mon tour, mais brièvement, son commentaire. Préalablement, je reproduis quelques-unes de ses affirmations liminaires (p. 8) : « *La quasi-identité de la poésie et du sacré a entraîné une confiance au langage, envahi par le descriptif, le narratif. Puisqu'il s'agit de nommer pour croire que la chose est là, variété naïve du réalisme.*

Cette confiance est adjectivieuse. L'adjectif y prolifère, parce qu'il est le descriptif. Avec une contagion de clichés qui se porte aussi sur les noms et les verbes. L'adoration de la poésie a pour symptôme un épanchement verbeux.

Dont voici quelques exemples. Il en faut, sinon vous croiriez que je rêve. Dans Comme un bruit de source de Xavier Bordes – mais il faudrait recopier tout le livre. »

6 - Meschonnic cite alors un poème,

Meschonnic cite alors un poème, dont le titre est *Matin*. Or il ne reproduit pas, en fait, le poème de Xavier Bordes, mais une version fort différente, tout à fait différente pour qui pense qu'un poème, ayant une dimension écrite, existe d'une certaine manière, et pas une autre, sur la page : il (je cite Meschonnic lui-même – J.R.) « *souligne les adjectifs, et les noms qui font adjectifs (féérie), et les associations – clichés (la nappe liquide, sans coup férir)* ».

7 - Le lecteur est supposé ignorant

Le lecteur est supposé ignorant au point de ne pas reconnaître des adjectifs quand il les rencontre dans un texte. Cette falsification du poème est purement polémique, bien entendu. Après ce premier exploit citationnel, il enchaîne : « *Dupuis et Cotonet, chez Musset, que des contemporains devraient lire* » (il ne faut jamais rater l'occasion d'un peu de pédantisme. – J.R.) « *voyaient le romantisme comme l'abus des adjectifs en littérature. Ici le signe est pris pour le poème, la description pour la vision, la poétisation pour la poésie.* » Il conclut sur le triste cas de Xavier Bordes : « *Il y a des admirateurs pour cette mièvrerie : certains lui auraient même donné le prix Mallarmé* » (ça alors ! JR). Et enchaîne : « *Alors, quelques autres.*

Ainsi, pour la facilité du mommer comme erreur pathétique : adorer le signe en croyant adorer la poésie ». Et de qui s'agit-il ? De Philippe Jaccottet. La suite de la condamnation est du même tonneau.

8 - En même temps que sa « Célébration de la poésie »

En même temps que sa « *Célébration de la poésie* » Henri Meschonnic publie un livre de... faut-il dire de poésie ? Disons-le, bien que cette désignation lui fasse, semble-t-il, horreur. Le titre est « *Puisque je suis ce buisson* » (expression qu'on retrouve, mais sans majuscule, à la dernière ligne (faut-il dire au dernier vers ? Disons-le) du poème (faut-il dire « poème » ? disons-le) de la page 19.

9 - Je vais infliger à ce livre

Je vais infliger à ce livre un traitement voisin de celui que son auteur a fait subir à ceux de Xavier Bordes et de ses collègues. Voici ce qu'on lit page 14

je je
passe à côté de moi-même
une ombre feuille agitée
sur un mur
un vent secoue
les dates
l'herbe et les choses dites
courent
par ce beau temps de temps
où courir où décourir
deviennent un même immobile

nous y prenons un repos
le temps de nous tenir et
retenir

J'ai souligné et italisés les adjectifs (qui tentent d'échapper à la fatalité « *adjecti-veuse* »). Meschonnic imagine qu'il « *suffit de nommer pour croire que la chose est là, variété naïve du réalisme.* » Et les clichés ? Ils prolifèrent :

« ... *le monde / a fait encore / un tour ...* » (p. 9)

« *le cœur sur la main* » (12)

« *à toucher du doigt* » (15),

« *le regard / brouillé ... de larmes* » (25)

« *comme les vagues de la mer / nous revenons...* » (26) ;

etc. etc ; Il faudrait tout citer. Je cite : « *il en faut, sinon vous croiriez que je rêve.* »

Partout on voit, « *l'envahissement par le narratif, le descriptif :*»

« *des bruits un chariot des murs / défilent* » (p. 16) ;

et « *la facilité du nommer comme erreur pathétique : adorer le signe en croyant adorer la poésie* » (pardon : il faudrait mettre ici « le poème ») :

(p. 18) « *une argile brisée* »,

« *des pierres dressées* » (22)

« *ton visage* » (85),

etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc.

On frémit à l'idée de que Dupuis et Cotonet, ces autorités souveraines auraient pu faire des sonnets des *Chimères*, s'ils s'étaient avisés de les traiter méchonniquement : « La connais-tu, DAFNE, cette ancienne romance, / Au pied du sycamore, ou sous les lauriers blancs, / Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants, / cette chanson d'amour (sic) qui toujours recommence ? / » (Nerval n'a pas écrit « sic » (le vers aurait été faux). J'emploie simplement le système meschonnicien de l'insertion dénigrante, utilisée, plus loin, par Meschonnic, contre Jean-Jacques Viton).

10 - Chez Philippe Delaveau,

Chez Philippe Delaveau, on apprend (c'est bien utile pour la « démonstration ») que « *les verbes rejoignent les adjectifs, soit parce qu'ils sont recherchés (mendie), soit parce qu'ils sont, inversement, des clichés (la nuit tombe)* ». Or, pareillement, un peu partout, chez Meschonnic, (p. 73) « *les douleurs... coulent* » (pour le coup, dans le recherché, il surpasse largement Delaveau qui avait seulement mis « Mendie le passage ».)

Puis, dans le même poème, « *entre nos doigts comme on souffle / pour avoir chaud* ».

11 - Un honorable ecclésiastique, autrefois,

Un honorable ecclésiastique, autrefois, se piquant de critique de poésie, avait été choqué de rencontrer de mauvais vers (des vers qu'il jugeait, lui, mauvais) dans *Recueillement* de Baudelaire (« Sois-sage, ô ma douleur, ..) et estimait qu'on devrait imprimer les vers en différentes couleurs : rouge pour les beaux vers, bleu pour les moins beaux, jaune pour les médiocres (ou quelque chose d'approchant). C'est sans doute pour des raisons d'économie que l'éditeur a refusé à Henri Meschonnic l'emploi de cette excellente idée, qui lui aurait été bien utile pour rendre encore plus éclatantes à nos yeux les

fautes de Xavier Bordes et de ses co-accusés. On ne peut que le regretter. (J'aurais dû écrire « condisciples » ? on sent que le « professeur émérite » Meschonnic brûle de retrouver des copies d'examen à sanctionner, avec la sévérité qui s'impose, étant donné le niveau déplorable des étudiants et poètes d'aujourd'hui).

12 - La culpabilité du même Delaveau est encore accentuée

La culpabilité du même Delaveau est encore accentuée par le fait, impardonnable on l'avouera, qu'il met des capitales à l'initiale des vers : « *souvenir et signal de la poésie-vers* ». Meschonnic, lui, ne met pas de majuscules à l'initiale de ses, faut-il dire ?, vers. Mais supprimer les majuscules initiales n'est pas moins « *souvenir et signal de la poésie-vers* » que d'en mettre ; simplement, il s'agit d'un *souvenir et signal* d'un autre moment dans l'histoire de la poésie : celui des décadents et symbolistes des années 1880. (Sans oublier certaines pratiques plus récentes, des années cinquante du vingtième siècle, par exemple). Meschonnic, d'ailleurs, imitant les Surréalistes qui, refusant le vers compté et rimé, prenaient soin de ne jamais compter et jamais rimer, ne met aucune majuscule dans ses poèmes.

13 - PARENTHÈSE, OU RÉCRÉATION (on y a bien droit !) extrait de la revue – *Le Décadent* (15-30 décembre 1888)

Mon cher Bajou,

Établissons d'abord les faits pour vos lecteurs. M. Henry Fouquier ayant mis en doute, dans un article de l'*Écho de Paris*, l'authenticité du sonnet publié, sous la signature du Général Boulanger, dans votre numéro du 15-30 novembre, vous m'avez prié de me rendre chez le général, et de lui demander si l'ami, cependant si sûr, qui vous avez communiqué cette œuvre, n'avait pas mystifié le public. Quoique l'éventualité d'une semblable interview ne soit pas prévue dans notre traité, je n'ai pas hésité à vous obliger, et, avec trois amis – trois témoins, – MM Paul Roinard, Edouard Dubus et Albert Aurier, je me suis transporté chez le général. Non seulement je ne répudie pas cette fantaisie, nous a dit ce dernier ; mais je vous avouerai même qu'elle est déjà ancienne. Si je n'avais été soldat, j'aurais voulu être poète ; et si j'avais été poète, je me serais rallié à l'école « philosophique-instrumentiste ». Je m'en suis procuré un fascicule, et, après de consciencieux essais, j'ai commis un sonnet que Mr Ghil ne désavouerait pas, j'espère ... ». Pressé de nous le communiquer, le général, après quelques façons, se décida. On peut juger par l'aspect typographique du sonnet, publié ci-dessous, si la disposition singulière de certains caractères d'écriture dût nous déconcerter d'abord. – Mon Dieu ! Oui, nous dit le général, je trouve que ces messieurs ne poussent pas leur réforme jusqu'à leurs conséquences logiques. Ils ont aboli la majuscule en début des vers, et ils ont bien fait ; mais ils auraient dû comprendre qu'il y fallait une compensation ! Et alors, quoi de plus naturel que de la supprimer aussi dans les noms prétendument propres, et de la placer à la rime, dont elle accentue le et prolonge la valeur ? Sans compter que le grand public aurait vu là une tentative de conciliation dont il leur aurait su gré. D'autre part, la suppression des majuscules entraînant des confusions quand on passe d'un vers à l'autre, j'ai jugé nécessaire de placer, en tête de chacun, le signe terminal du précédent.... En ce qui concerne les T, invariables, je n'ai fait que me conformer à l'une des plus chères habitudes de M. René Ghil. Enfin, je ne m'appesantirai pas sur l'orchestra-

tion du sonnet : ce serait abuser de votre temps. Je regretterai seulement qu'on ne puisse imprimer les vers philosophico-instrumentalistes en polychromie : les a en noir, les e en blanc, les i en bleu, les o en rouge, les u en jaune. Vous auriez vu que mon sonnet est coloré patriotiquement, et que le jaune même n'y manque pas, ce qui était indiqué pour un sonnet nuptial. le général, si bien comparé un jour par vous à l'empereur-artiste Néron, et je me permettrai d'attirer votre attention sur la suggestivité toute soldatesque, si bien appropriée à un épithalame, des rimes lorsqu'on les isole avec leur consonne ou syllabe d'appui. ... **Louis-Pilate de Brinn' Gaubart**

SonnetT nupTial, philosophiquement instrumentÉ

(pour Trombone à coulisse, peTiTe flûTe et biniou)

emmi la glycinale idylle du balcoN
 , la lune a vu plus d'une illusoire rapinE,
 , donT la Pâle a rosi, comme la neige alpinE
 aux baisers du ménéTrier de l'hélicoN

. elle rêve, au secreT de son albe âme, qu'oN
 doit s'incliner devers l'amour en aubépinE
 , fuir les bilaTéraux riTes de proserpinE
 , eT périculoser le gué du rubicoN

. mais, furibond comme un faune qu'une nymphe ouTrE,
 , son désir, ébranlanT le brun seuil, Triomphe ouTre
 : ô désastre de lys jusque lors invaincU

! son pourpre honneur avec éros Tombe morT quiTTe
 : maculé, le loTos de gueules de l'écU
 ! vide, son cœur, chimborazo qu'un condor qquiTTe

! général boulanger

En appliquant la règle boulangérienne au poème meschonnicien déjà cité, on aurait, et ce serait bien beau, n'est-ce pas ?

je jE
 passe à côté de moi-mêmE
 une ombre feuille agitéE
 sur un muR
 un vent secouE
 les dateS
 l'herbe et les choses diteS
 courenT
 par ce beau temps de tempS
 où courir où décourir

deviennent un même immobile
nous y prenons un repos
le temp de nous tenir eT
reteniR

Le manque des couleurs se fait cruellement sentir, n'est-ce pas ?

14 - Les adjectifs et les clichés

Les adjectifs et les clichés (Meschonnic dixit ; c'est fou ce que ces éléments de la langue ont de puissance), sont chez Charles Juliet « dans le climat du pathétique, et l'apparence du minimalisme en poésie, donc au plus près de son essence, fiduciairement » (Meschonnic est, lui, dans « l'adoration et célébration » de l'adjectif « fiduciaire » ; il met du fiduciaire partout ; on ne voit pas bien ce que son emploi ajoute aux crimes déjà impardonnables de Charles Juliet).

15 - Pointant du doigt le « mallarméisme épigonal »

Pointant du doigt ensuite ce qu'il appelle le « mallarméisme épigonal » d'André du Bouchet (chose bête qui a été dite cent fois, mais qui peut toujours servir, semble-t-il) il a une réaction particulièrement énervée à propos du blanc. Présentant, en note, la page 132 du livre de 1998 de cet auteur, l'*Ajout*, il cite ainsi :

« "pierres, / quartiers de chambre" (une page) »

(« une page » ne fait pas partie du poème de Du Bouchet, mais est mis pour bien signaler au lecteur l'horreur insurmontable de ce gaspillage de papier, à l'heure où les forêts partout disparaissent).

16 - Plus loin,

Plus loin, tout n'éprouvant pas le besoin de nous montrer le texte tel qu'il est, il trouve une « triple et même quadruple erreur » à l'emploi du blanc chez du Bouchet. Voyons les points 3 et 4, pour être bref :

« 3 - en accroissant la part visuelle du blanc, en s'y asphyxiant, il ne réussit qu'à montrer une apparence de dire : le vide n'est pas dans les blancs, mais dans ce qui est dit, qui ne dit rien, que son intention de dire, la chose dite elle-même échappant à toute signification, mais pas à l'insignifiance ;

4 - le pathétique n'est pas celui qui s'affiche sur la page, il est dans l'adoration du veau d'or... ». (tiens, v'la le veau !)

Il est à craindre qu'ici Meschonnic ne réussisse qu'à montrer l'effet asphyxiant, sur lui, et lui seulement, de la présence de blancs autres que ceux qu'autorise la typographie ordinaire d'une part et ceux qu'il met, lui, au bout des lignes de ses poèmes (faut-il dire poèmes ? disons poèmes), qui sont, eh oui

« souvenir et signal de la poésie-vers ».

Quant au « vide », qui a jamais interprété ces blancs comme du vide ? Le « pathétique » n'est sans doute pas où il croît le trouver. Ce qui était leçon magistrale dédaigneuse à Xavier Bordes ou à Philippe Delaveau devient ici effort, assez pénible, disons-le, au jugement insultant.

17 - Affectant (ou simplement incapable de lire

Affectant (ou simplement incapable de lire les choses comme elles sont) de considérer tous les blancs qui offensent sa vue comme strictement interchangeables, il passe tranquillement à Claude Royet-Journoud, introduit par un « *cette adoration* (celle du veau d'or- Jr) *a fait des adorateurs* ». Il nous donne à lire, afin que nous nous indignions avec lui, la page 13 du livre *Les natures indivisibles* (le titre est celui-là, et pas *Les Natures indivisibles* comme il est indiqué en note), de la manière suivante :

il parlait de *blocs d'espace*
et de *blocs de durée*

et mentionne que ces énoncés sont « *sur une page* » (il les introduit par ces mots définitifs :

« *Un énoncé joue l'énonciation, une fiction de monologue ou de dialogue. À ne pas savoir chez qui, de l'auteur ou du lecteur, la confiance, le fiduciaire (encore lui ! JR), doivent puiser* »

Or la page 13 du livre de Claude Royet-Journoud est une page de livre, pas deux lignes. La citation est donc fautive, et qui plus est elle ne l'est pas seulement par la suppression des blancs (qui sont évoqués, comme s'il s'agissait d'une circonstance aggravante, d'ailleurs) mais, en déplaçant certains mots dans la ligne.

18 - Selon le même procédé,

Selon le même procédé le poème de la page 72 de « **Puisque je suis ce buisson** », qui a dix lignes (faut-il dire « vers » ? disons vers), pourrait être avantageusement (il me semble) raccourci, par suppression de blancs gaspilleurs d'espace, en

je me dirige comme on dort je jour je nuit oui vers oui viens je nous invente en marchant

19 - Meschonnic continue en citant la page 92 du livre

Meschonnic continue en citant la page 92 du livre de Claude Royet-Journoud, et, toujours falsificateur, comme s'il n'y avait rien dans les pages précédentes ou suivantes, condamne lapidairement :

« *sans qu'on sache rien de quoi ou de qui il s'agit* »

remarque qui s'applique beaucoup plus évidemment à la page 21 du sien, où on lit seulement

en moi
puisque je suis comme lui
un peu du même

20 - Un crime commun à de très nombreux poètes

Est-ce le moment de dire quelques mots d'un crime commun à de très nombreux poètes, de ceux que Meschonnic stigmatise avec indignation ? Pourquoi pas ? Ils sont coupables de « *sacralisation* » de la poésie. Or Meschonnic, lui, remplace cette sacrali-

sation infame, cette « adoration » de la poésie comme sacrée par ... la sacralisation bénie, juste et nécessaire de sa propre personne, en tant que représentant de l'immense « *subjectivité* » et de l'énorme « *historicité* » qui caractérisent le véritable poème.

Arrêtons-nous un instant sur le titre du chef-d'œuvre meschonnic, noblement majusculé,

Puisque je suis ce buisson

Buisson, buisson... me dis-je ; ça me rappelle quelque chose. Et ce sentiment de déjà vu se confirme quand, au bas de la page 19, je lis

*je brûle sans
me consumer
puisque je suis ce buisson*

Oh Oh ! Je me rappelle alors que Henri Meschonnic a jadis publié une traduction des « Cinq rouleaux » de la Bible, et tout récemment une version des *Psaumes* (qu'il a titrée *Gloires*, en un faux-sens audacieux (sans doute inspiré par le livre de Jean Tardieu « *Un mot pour un autre* »). La lumière se fait dans ma vacillante mémoire. Je prends la B.B (Bible Bayard, ou Bible des cinquante) et je lis *Exode 3, 1 à 3* :

« Moïse conduit au champ le troupeau de Jéthro son beau-père, prêtre de Madiân. Il mène le troupeau au-delà du désert et il vient à la montagne de Dieu, à Horev. Le messager de YHWH se fait voir à lui dans une flamme de feu au milieu du buisson. Il voit, et voici : le buisson brûle de feu, mais le buisson n'est pas consumé. Moïse dit : que maintenant je fasse détour pour voir cette grande vision : pourquoi ce buisson ne brûle pas ? »

21 - Je comprends que le buisson ne brûle pas

Je comprends alors que le buisson ne brûle pas parce que le messager de YHWH l'habite et que ce messager est Henri Meschonnic soi-même. Il s'ensuit que c'est lui, Meschonnic, qui, à bon droit devrait être chargé (et se charge) de révéler, mieux que Moïse, la vérité aux hommes de notre temps. Philippe Sollers, dans un article du *Monde* qui fera date dans l'histoire de la critique, l'a bien vu. Cependant, il n'est pas allé jusqu'au bout de son intuition. (Peut-être a-t-il craint de trop bouleverser les lecteurs de cet honorable quotidien). Je me permets d'aller un peu plus loin dans la révélation :

Meschonnic auteur de la Bible

Meschonnic auteur de la Bible, 1

YHWH parle à Henri Meschonnic et dit : parle à Philippe Sollers et dis-lui : parle aux lecteurs du *Monde* et dis-leur : « Henri Meschonnic rend enfin Dieu audible ».

Meschonnic auteur de la Bible, 2

Les Septante étaient septante (et peut-être même septante-deux). Ils traduisirent, chacun séparément, la parole divine, et produisirent tous la même traduction ; ce qui prouve qu'ils étaient inspirés divinement.

Henri Meschonnic est seul. Il est inspiré divinement. La preuve ? TOUS les exemplaires de sa *Traduction des Psaumes* sont IDENTIQUES.

Sacré pour sacré, sacralisation pour sacralisation, tous ces pauvres poètes français contemporains sont bien loin de compte !

22 - Revenons sur terre

Revenons sur terre et à la « célébration de la poésie ». Après Claude Royet-Journoud, on enchaîne sur Jacques Jouet. Jacques Jouet est un membre de l'Oulipo. L'Oulipo est spécialement criminel puisque « *la contrainte oulipienne ne peut venir que du sujet philosophique* ». Voilà qui est net. Et le « *sujet philosophique* » ? pouah, pouah, pouah !

23 - Il faut vous dire que l'Oulipo ennue Henri Meschonnic

Il faut vous dire que l'Oulipo ennue Henri Meschonnic. Depuis bien trente ans, chaque fois qu'il entend parler de l'Oulipo, il s'ennue. L'ennui (catégorie esthétique fondamentale, comme chacun sait) est le lot d'Henri Meschonnic, à cause de l'Oulipo. Comme c'est triste. Les élucubrations oulipiennes ne le font pas rire ; mais pas du tout. Il essaye autant que possible d'éviter de les rencontrer. Mais, dans son œuvre de salubrité publique, il lui fallait nous faire part de son ennui. Il est donc naturel que s'en prenant à *Navet, linge et œil de vieux*, de Jacques Jouet, il qualifie cet ouvrage de « *tour de force de l'ennui* ». Il nous en cite trois fragments (prenant soin de mentionner que le livre est en trois volumes, soit 938 pages (circonstance aggravante), qui valent, pour lui, démonstration. Bien entendu, et comme dans les cas précédents, les quelques détails supplémentaires, faux, qu'il nous offre dans sa description, montrent que sa conclusion était acquise avant même qu'il ouvre le livre, et il n'a pas dû y passer beaucoup plus de trois minutes (ce qui est son droit le plus strict).

24 - Là

Restons-en là. Les autres poètes attaqués le sont de la même manière : toujours dédaigneuse, jargonneuse, méprisante ; ils sont cités n'importe comment ; accusés d'énormités étranges, sans la moindre démonstration compréhensible.

25 - Beaucoup de poètes contemporains de langue française sont mentionnés

Beaucoup de poètes contemporains de langue française sont mentionnés dans le livre. Rares sont ceux qui font l'objet d'une mention favorable : Gil Jouanard, Jacques Rebotier, Jean-Pierre Verheggen, Serge Pey. Qu'est-ce qui leur vaut cette faveur, mêlée de condescendance ? Tout simplement le fait que l'un « *transporte clandestinement sa voix dans des proses* », et que les autres « *volatilisent la différence entre vers et prose* ». Or, Meschonnic ayant découvert récemment que la distinction entre poésie et prose n'existe pas (selon lui) dans la Bible, il s'ensuit (déduction hardie) qu'elle n'a aucune raison d'être maintenue aujourd'hui (bien d'autres, sans évoquer

l'autorité de la parole sacrée, étaient parvenus à la même conclusion il y a plus de trente ans).

26 - Quelques autres

Quelques autres poètes (ainsi Jacques Darras) sont cités, en bien, mais pas du tout pour leurs poèmes, jamais cités.

27 - Résumons ces faits remarquables:

- Pas un poète n'a droit à une citation favorable du moindre extrait d'un de ses livres.
- Pas un poète ne satisfait aux conditions théoriques abstraites posées par Henri Meschonnic pour qu'un poème, aujourd'hui, mérite ce nom.
- Rien, dans les affirmations du livre, ne permet de distinguer concrètement ce qui est bon, selon l'auteur, de ce qui est mauvais, selon lui. (Il est, en conséquence, parfaitement inutile de les énumérer)

28 - Autrement dit :

a C'est Henri Meschonnic qui décide. En présence de n'importe quel poème, il s'indigne, sélectionne une étiquette arbitraire (invérifiable), qu'il juge infamante, la colle sur le poème, et le déclare nul, indigne, répugnant, offensant etc.

b Qui voudrait l'approbation d'Henri Meschonnic devrait faire ce qu'il dit bon et éviter ce qu'il dit mauvais.

c Or il est impossible, en l'absence de toute définition claire, de savoir si ce qui a été écrit évite, ou non, la « *poétisation* », (pouah !) la « *sacralisation* », (pouah ! pouah !) l'abandon au « *sujet philosophique* », le « *discontinu* » (pouah ! pouah ! pouah !) ; impossible de reconnaître si un poème est, ou non, inspiré par la « *linguistique du signe* » (pouah !), ..., si LE RYTHME (Oh ! Oh ! Oh !) y est présent ou non.

d Il s'ensuit qu'en fait il n'y a aujourd'hui en France qu'**un seul poète digne de ce nom : HENRI MESCHONNIC.**

e Mais pour que Henri Meschonnic soit le seul poète il est nécessaire que tous les autres soient nuls.

f Donc ils le sont. Ce que le livre démontre.

g Pour que les poètes cessent d'être nuls, il faut qu'ils suivent les instructions d'Henri Meschonnic. Il faut qu'ils se rallient à son panache blanc. Ils faut qu'ils se mettent à son école, apprennent par cœur les lois du RYTHME, étudient la Théorie d'Ensemble meschonnicienne (qui est la défunte Théorie d'ensemble telquelienne ce que la Relativité Générale est à la Mécanique de Newton). C'est cette bouleversante perspective qu'un éblouissant dernier chapitre de *Célébration de la poésie* déroule devant nos yeux.

h A cette seule condition sera la poésie française sauvée du désastre. Et pas seulement la poésie : la société tout entière aura trouvé son Sauveur Suprême : HENRI MESCHONNIC.

29 - Célébration de la poésie n'est pas un coup de tonnerre inattendu

Célébration de la poésie n'est pas un coup de tonnerre brusque dans un ciel poétiquement serein. Il est l'aboutissement (provisoire ; sans aucun doute ; d'autres écrits viendront, soyons-en sûrs, élargir encore la perspective, jusqu'aux dimensions de la planète) d'un plan déjà ancien.

30 - Depuis plus de trente ans, en effet, dans des dizaines de publications, ayant le plus souvent des centaines de pages, Meschonnic répète sans cesse, avec quelques variations cosmétiques, de manière de plus en plus péremptoire et agressive, les mêmes affirmations théoriques confuses, contradictoires et infalsifiables, (assorties de différentes insultes visant linguistes, philosophes, traducteurs ou poéticiens) qui toutes tentent au même but : affirmer sa supériorité absolue sur toute pensée et tout écrit contemporain. Parfait exemple de ces individus qui, selon le mot de Romain Coolus, sont des « moi de 365 jours ».

31 - Mais pourquoi tant d'efforts?

Tant d'efforts imprécatoires, toute cette longue démolition aigre de la poésie contemporaine, pour promouvoir l'œuvre mièvre et minuscule d'Henri Meschonnic !